



Joseph LA clubbing Brooks

Dans l'histoire des contre-cultures aux États-Unis, un homme a largement contribué à l'essor des clubs de Los Angeles. Son nom : Joseph Brooks, à l'origine d'un des premiers magasins de vinyles de la Cité des Anges, puis de l'ouverture de nombreux lieux pionniers dans le monde de la nuit.

≡ Hélène Molinari

Los Angeles est une ville chiantie, du moins de l'extérieur. Les rues désertes de plusieurs kilomètres de long sont loin d'être accueillantes. Parfois, un îlot émerge et insuffle un peu de vie. C'était le cas de Melrose, dans les années 1970-80, avant que la série *Melrose Place* ne vienne saupoudrer le quartier de gentrification mal dosée. En 1980, l'avenue située au sud d'Hollywood abrite les magasins de référence pour les punks et amateurs de musique. C'est alors le seul endroit où l'on peut se procurer des Dr. Martens, des produits pour se teindre les cheveux et tout ce qui est importé d'Angleterre.

Joseph Brooks y tient un minuscule magasin, Vinyl Fetish (auparavant situé sur La Brea Avenue), dans lequel il organise des expositions, des performances et des concerts à deux dollars pour amener les clients dans sa boutique. *"On a commencé avec peut-être cinquante disques, un de chaque",* s'amuse-t-il presque 40 ans plus tard. L'homme aux cheveux gris et au corps couvert de tatouages d'oiseaux s'était alors inspiré du Wax Trax de Londres. Ses clients sont pour la plupart des adolescents qui s'emmerdent et trouvent dans la musique une échappatoire évidente. *"Ces personnes avaient un tel dévouement et un engagement à vivre comme elles le voulaient. J'adorais leur musique, leur style, les cheveux. Tout faisait partie d'un même mouvement. À partir d'une pochette d'album tu apprenais comment marcher, parler, poser, te tenir, t'habiller... Pas seulement d'écouter la musique. C'était très excitant."*

L'antichambre du succès

Joseph ne promeut alors que les albums auxquels il croit et gare à ceux qui osaient demander un mauvais CD : *"Je te disais d'aller te faire foutre et te mettais à la porte."* Dehors, des gamins jouaient de la musique en espérant gagner quelques dollars. Certains ont formé des groupes. Parmi eux, les Guns N'Roses. À l'intérieur, des

formations encore peu connues se succèdent : The Cure, The Cult, U2 (qui n'avait même pas sorti d'album pour son premier concert chez Joseph), Siouxsie and the Banshees, Bauhaus, Depeche Mode, Culture Club, Duran Duran, Iggy Pop... Pas plus d'une trentaine de personnes à chaque fois s'y pressaient. *"On a eu un rôle à jouer dans leur ascension",* affirme-t-il. Jusqu'en 1987, le Vinyl Fetish soutient tous les artistes en vendant leurs cassettes ou leurs fanzines. Dans la vitrine, on pouvait même trouver les ceintures d'Izzy des Guns N'Roses ou encore les t-shirts créés par celui qui fondera Cleopatra Records, Brian Perera.

Les albums – lorsqu'ils en ont – sont aussi diffusés dans son émission de radio sur KROQ entre 1982 et 1985. En parallèle, il est DJ et se lance dans la création de night-clubs. Durant presque 30 ans, il fait découvrir à la jeunesse américaine le punk, puis la new wave, le death rock, le goth, l'électronica... Son premier club, The Veil, ouvre par exemple la voie aux néoromantiques de 1981 à 1983 : *"On avait des soirées 'dress up' (la première des USA, ndr), inspirée du club anglais The Blitz, de Steve Strange. Le seul show qu'il a jamais fait dans le pays était chez nous. Il est venu sur Sunset dans une calèche."* Avant de se rendre au Veil, les gens passaient la semaine à créer leur costume. *"Il n'y avait aucun magasin où les acheter, il fallait les créer, il fallait être imaginatif. C'était la beauté de la chose."* Le premier club goth, le Fetish, a quant à lui été actif en 1980 et 1981, avec des groupes comme Christian Death ou 45 Grave. Joseph connaissait tout le monde et tout le monde connaissait Joseph. Un univers constitué de tribus avec leurs codes, leurs rituels et leurs références communes.

"What would Bowie do?"

"Je trouvais le nom du club, décidais ce qu'il s'y passait, faisais les flyers, choisissais la musique, j'engageais les performeurs. J'ai eu plusieurs partenaires. Pour le Sin-A-Matic, j'en avais deux, dont un est décédé. On a collaboré pendant treize ans." Joseph Brooks a toujours été ce qu'on appelle un "control freak", à vouloir tout superviser. En cas de doute, il se demandait : *"Que ferait Bowie?"* *"Les groupes qui venaient pensaient de la même façon et ont été influencés par lui. Il a vraiment changé leur vie. Pour moi, tout ce qui était pertinent avait ces racines : Siouxsie, T-Rex, Bowie et Iggy."*

“On incluait tout le monde. On voulait que tout le monde se sente le bienvenu. C’était vraiment original.”

Pendant un temps, Joseph n’ouvre plus de clubs mais continue d’être DJ pour *Scream* et *Cathouse*, à l’origine de la scène rock de LA. “Au début des années 1990, j’étais emballé par l’électronica, la techno. Deux très bons amis ont ouvert *Club Fuck!* où j’étais DJ de temps en temps. J’adorais l’énergie qu’il y avait dans cette toute petite pièce, chaque dimanche soir. J’ai dit à Miguel et James, des amis de 20 ans : ‘Faisons un plus grand club, dans un plus grand lieu, un samedi soir, lorsque tout le monde veut sortir.’” Avec le *Sin-A-Matic*, ouvert en 1990, Joseph Brooks évolue vers un genre encore peu connu : l’électro. Pour ce nouveau club, Joseph et ses partenaires veulent un lieu qui dépasse toutes les normes. Il engage des gogo danseuses (Dita Von Teese y fera ses débuts), projette des montages sur les murs et organise des performances artistiques. “On voulait une vibe très sexuelle. On avait une pièce à l’arrière où les gens faisaient du bondage. Ron Athey y était et faisait je ne sais quoi aux gens. En 1990, les tatouages et les piercings n’étaient pas communs. Les gens s’évanouissaient en voyant Ron coudre, percer et tatouer des gens sur scène.”

Tout le monde était le bienvenu mais *Sweet Pea*, qui s’occupait des entrées, avait le dernier mot. Elle savait qui faire entrer en fonction de son look. “Si tu n’avais pas le bon, tu payais double. Si tu n’aimais pas, goodbye.” Le but n’était pas d’être subversif à tout prix, mais de s’affirmer tel qu’on était. Les clubs de Joseph devenaient des lieux de rencontres pour toutes celles et ceux qui n’avaient nulle part où se retrouver. “Beaucoup de couples se sont créés entre nos murs.”

Sin-A-Matic, club électrique

Le *Sin-A-Matic*, qui se présentait comme “pansexuel” sur chaque flyer, peut être considéré comme le premier club transgenre de Los Angeles. “On incluait tout le monde. On voulait que tout le monde se sente le bienvenu. C’était vraiment original. Parce qu’avant, si t’allais dans un club gay, c’était un club gay. Pas moyen qu’il y ait une femme dans la pièce. La musique était vraiment triste. Ils nous jetaient dehors.” Le mouvement queer en est alors à ses débuts. L’épidémie de sida éclate et toutes les personnes avec qui Joseph a travaillé en meurent. Son club, dit-il, “était un ‘fuck you’ à l’establishment. On était des outsiders, on ne nous acceptait pas, donc on disait au reste du monde qu’on aurait notre propre vie. Ça, c’était intentionnel. Certaines personnes étaient plus spécifiquement impliquées dans la politique,

comme *Act Up* qui faisait partie de notre scène. On se rendait à leurs événements, mais on n’en faisait pas partie”.

Alors que le *Sin-A-Matic* ferme au début des années 2000, Joseph ouvre autre club extravangaza, le *Makeup*: “Le meilleur club que j’ai produit de ma vie. J’étais fatigué de faire quelque chose chaque semaine, je voulais m’investir dans un projet monté chaque mois. Avec des répétitions, de la décoration, un show... Et une fête différente à chaque fois: soirée Marilyn, rock night, plusieurs Bowie night (rires), ou encore une pour la sortie du film *Moulin rouge*.” À minuit, les gens s’arrêtaient de danser pour assister au spectacle. C’est dans ce lieu que *Dee Dee Ramone* a donné son dernier concert avant de mourir quelques jours plus tard d’une overdose, le 5 juin 2002.

Héritage

Fin des années 2000, Joseph sort de ce milieu tout en restant DJ pour de rares occasions. “À l’époque, on avait la volonté de faire quelque chose de dangereux, de risqué, tout comme la musique était risquée et dangereuse. Maintenant, c’est de la production de masse prévisible. Il n’y a rien d’audacieux. Rien de nouveau, innovant, différent.” Les clubs électro se multiplient, les tatouages aussi. Joseph sent qu’il en a fait assez. Ses clubs auront affecté des milliers de personnes à Los Angeles. Certaines lui demandent encore de les recréer pour une toute dernière nuit. Cette année, à l’enterrement d’Aaro, qui était en charge de la backroom hardcore fétichiste du *Sin-A-Matic*, une foule d’habitues du club était présente pour lui rendre hommage. “Il a vraiment changé des vies. Les gens au mémorial venaient me voir toute la nuit pour me parler du *Sin-A-Matic*, me dire que c’était chez eux.”

Dans sa maison de West Hollywood, Joseph part chercher une boîte métallique qui contient une partie de sa collection de polaroids avec les groupes qu’il a fait venir dans son magasin. Tous sont dédiés: Iggy, Duran Duran, U2, etc. Son garage déborde de boîtes entières d’archives, de flyers et de photos. “Il faudra un jour trier tout ça”, dit-il. Les platines et les dancefloors derrière lui, l’homme aux mille anecdotes s’est reconverti en bijoutier, avec des pièces uniques portées par n’importe qui, et quelques célébrités aussi. 次